

Rhétorique clinique, corollaire du discours afropessimiste



Aimable Mugarura Gahutu

Université Nationale du Rwanda, Rwanda

aimable.mugarura@gmail.com

Reçu le 25-06-2013/ Évalué le 14-10-2013/Accepté le 13-03-2014

Résumé

Ce travail a pour objet l'étude du discours afropessimiste. Sa très complexe rhétorique et sa poétique sont analysées dans un roman sur le génocide des Tutsis du Rwanda, *Un dimanche à la piscine à Kigali* de Gil Courtemanche. Le projet ultime est d'organiser les arguments polémiques éparés dans le texte en un système discursif cohérent. Le discours afropessimiste marque un nouveau rapport entre l'Afrique et l'Occident : le discours de l'aide au développement des années quatre vingt fait place à celui de la mondialisation. C'est ce qui fait de l'afropessimisme un repère épistémologique très important. Ce discours se maintient par une double stratégie qui souffle le chaud et froid : la séduction ironique et l'accablement de la victime sont tour à tour utilisées pour pérenniser ce discours totalitaire. La thématisation du continent africain sous le signe du « mal » ou de la « mort » constitue l'aspect propagandiste de l'afropessimisme dans le dessein de mettre la misère africaine à la mode. C'est autour de ce slogan que s'organise la pragmatique afropessimiste, notion qui a, chez Angenot, un sens restreint qui consiste à « dire *qui* prononce l'énoncé, s'adressant à *qui* et dans *quelles circonstances* ».

Mots-clés : afropessimisme, génocide des Tutsis du Rwanda, discours social, mondialisation

Clinical Rhetoric as Afro-pessimistic discourse corollary

Abstract

This article is about the analysis of the discourse of Afro-pessimism in Gil Courtemanche's *Un dimanche à la piscine à Kigali*, a novel on the Genocide of the Tutsi in Rwanda. The analysis covers two aspects of this discourse: its highly complex rhetoric and its poetics. The ultimate goal is to organize the otherwise scattered polemic arguments in the text into a coherent discursive system. Afro-pessimistic discourse marks a new type of relationship between Africa and the West: the discourse of globalization that has replaced one of assistance to development in the eighties. This is the foundation of Afro-pessimism as a very important epistemological reference. It is a discourse that bears up through a paradoxical two-fold strategy: ironic seduction and oppression of the victim are alternately used to perpetuate this totalitarian discourse. Thematic representation of Africa under the mark of "illness" or "death" constitutes the propaganda aspect of Afro-pessimism in a bid to turn African wretchedness into something fashionable. It is around this catchword that Afro-pessimistic pragmatics is organized, a notion that has a restricted sense with Angenot, consisting in "assuming *who* produces the speech-act, *to whom* it is addressed under *which circumstances*."

Key words: afro-pessimism, genocide of the Tutsi, social discourse, globalization

Introduction

Le printemps de l'année 1994 reste tristement mémorable pour l'humanité et pour l'Afrique des Grands Lacs en particulier en raison du génocide des Tutsis qui ravageait le Rwanda. Ce drame très médiatisé à l'époque alimente encore aujourd'hui les écrits aussi divers que le récit testimonial, le polar, le reportage, le roman, le théâtre, le conte, le mythe, la poésie, l'essai, etc.

De cette production littéraire vertigineuse, le présent travail s'intéresse à une figure sémiotique nouvelle, et pourtant ancienne, le regard de l'Occident sur l'Afrique dont le pessimisme sympathique des dernières années annonce un changement épistémologique dans la représentation des rapports entre les deux mondes. Si l'histoire de ces rapports, de l'esclavage à la mondialisation, en passant par la colonisation et l'aide au développement doit sa cohérence à un regard fondamentalement constant, à savoir le regard impérial, celui-ci est parfois sujet aux détermination idéologiques ponctuelles si bien qu'on le croirait changé.

C'est pourtant le même regard derrière différents verres, peut-être un tant soit peu déformants. Le format des verres derrière lesquels se cache le regard impérial étant régi par la mode idéologique, il faudrait parler plutôt de « régularité discursive » au sein d'un même « champ énonciatif » dans le sens de l'archéologie de Michel Foucault. Ainsi, les différentes nuances de ce regard, que ce soit dans le dessein de « civiliser les sauvages », ou celui de « développer le Tiers Monde » et celui d'« unifier la planète », gagneraient à être étudiées à la lumière des conditions énonciatives qui leur ont donné naissance, mais aussi en tant que discours ininterrompu.

Pendant la dernière décennie du XXe siècle, alors que l'heure est à la mondialisation, les fabricants d'opinion alertent le monde du dépérissement du continent. L'afropessimisme venait de naître ; un discours qui, tout en se donnant un droit de regard sur le continent, le « clinicise » au nom de l'habituel humanisme. Il s'agit du regard porté sur les malheurs de l'Afrique par l'Occident. Ce regard se veut bienveillant, compatissant comme il est de bon ton en pareille situation. Le discours qui accompagne ce regard est forcément « discours de circonstance », ce qui pousse à le comprendre au-delà de l'affectation qui habite sa surface. L'afropessimisme, concept qui résume le contenu de ces discours et le sens de ce regard, est soit voilé dans un discours de sympathie, soit livré dans une forme accablante censée réveiller la conscience africaine face au « suicide collectif » (Smith 13) dans lequel le continent se trouve embarqué.

La métaphore clinique et nécrologique sera étudiée principalement dans le roman de Courtemanche *Un dimanche à la piscine à Kigali*. Le texte retrace l'histoire récente du Rwanda et parvient à nous faire comprendre les mécanismes et les enjeux du génocide des Tutsi.

Le roman témoigne aussi de l'épidémie du SIDA au Rwanda et de la façon dont elle empiète sur la vie quotidienne. Son personnage central, Valcourt, tourne un film sur le SIDA, et est ému par le fait que le tiers de la population adulte à Kigali est séropositive. Il filme les derniers jours de son ami Méthode, qui meurt d'une maladie qui n'existe pas selon le gouvernement de l'époque.

Au fil des rencontres et des confidences, Valcourt finit par comprendre les raisons derrière ce qui a été qualifié d'holocauste africain. Le génocide n'était pas le quelconque aboutissement de vieilles rivalités tribales, mais bien l'expression d'un phénomène beaucoup plus moderne dont les racines plongent dans la domination du Rwanda par l'impérialisme. Les impérialismes français et américain étaient les plus impliqués, se livrant une lutte directe de pouvoir pour assurer leur influence dans cette partie du monde.

1. Afropessimisme et discours social

L'étude des postulats formulés à l'endroit de l'Afrique et des Africains par les entités collectives plus ou moins bien organisées intervient tout naturellement dans le champ du « discours social » dans le sens large que Marc Angenot reconnaît à cette notion : « les systèmes génériques, les répertoires topiques, les règles d'enchaînement d'énoncés qui, dans une société donnée, organisent le dicible - le narrable et l'opposable et assurent la division du travail discursif » (1989, 13). Les énoncés afropessimistes contenus dans les écrits sur le génocide des Tutsis du Rwanda obéissent à une rhétorique et une efficacité particulière qui, pour être circonscrites adéquatement, exigent l'utilisation du modèle d'analyse du discours élaboré par Marc Angenot. L'étude des pratiques discursives afropessimistes empruntera la même démarche que celle de la propagande socialiste (1889-1914).

L'analyse qui étudie les fonctions et la pragmatique de la propagande nous intéresse particulièrement. Malgré l'évidente spécificité sociolectale (l'afropessimisme appartient plutôt au paradigme de la « propagande capitaliste ») que nous reconnaissons à chacun de ces champs topiques, force est de constater que leur stratégie discursive est pour l'essentiel parallèle. Ce sont en effet les mêmes procédés stratégiques utilisés pour soulever les passions du Même et calmer celles de l'Autre : orchestration doxique, légitimation, persuasion, mémorisation, mobilisation. De ce point de vue, il est indiqué et légitime de mettre à contribution les outils méthodologiques que propose Angenot, essentiellement en ce qui a trait à la rhétorique de l'argumentation.

L'afropessimisme sera dorénavant perçu comme le « Grand récit » coiffant les relations Nord/Sud, qui éclipse toute concurrence discursive en cette transition du

siècle. L'accomplissement de sa fonction hégémonique est loin de tenir du hasard. Il est le fruit d'une série de mécanismes tactiques qui investissent toutes les instances du discours, du lexique à la pragmatique, en passant par l'aspect rhétorique.

2. Clinique

Il faut remarquer d'emblée que le terme « clinique » est ambigu, aussi bien dans la langue commune que chez Michel Foucault dont le modèle sera mis à contribution par cette étude. Cette précision liminaire étant faite, il sera plus aisé de suivre le modèle d'analyse clinique qui va être présenté dans ce paragraphe. Que ce soit dans les analyses historiques, sociologiques, politiques ou littéraires dont l'Afrique fait l'objet, le constat est que le continent est systématiquement considéré sous un regard clinique. Quand il s'agit des études ponctuelles (qui cherchent, par exemple, à « prendre le pouls » du continent à un moment donné), la tendance est l'utilisation naturelle d'une terminologie consacrée à la médecine où il est question de « diagnostique » économique ou autre, d' « éradication » de la pauvreté ou de la corruption, ... et d'autres termes de la même spécialité. À la question de savoir comment les États africains s'effondrent, William Zartman répond par une métaphore filée qui exploite justement le champ lexical de la maladie du continent : « *il ne s'agit ni d'un putsch, ni d'une émeute. C'est une longue maladie, de dégénérescence, mais le pronostic n'en est pas nécessairement fatal : guérison et rémission sont possibles* » (1995:9). Cette métaphore singulièrement évocatrice est représentative de la rhétorique habituelle qui désigne l'Afrique.

Une des représentations les plus tenaces du continent africain est celle qui considère ce dernier comme un corps malade. Cette vision de l'Autre africain finit par s'imposer en stéréotype si bien qu'il est devenu naturel de parler des problèmes du continent en termes cliniques. Ce stéréotype qui fige la réalité en un cliché, dans le sens photographique du terme, rend compte d'une tendance discursive ethnocentriste bien connue: la représentation monstrueuse de l'Autre, la normalité étant l'apanage du Même. La santé est occidentale, la maladie est tropicale dirait-on pour pasticher le titre fondateur de Georges Canguilhem qui présente l'histoire de la médecine sous les paradigmes « normal » et « pathologique ». La ligne de partage entre un corps sain et un corps malade est le « néant de séparation » (Sartre : 275) qui place l'Afrique en quarantaine. D'un côté, l'Occident qui, non seulement, jouit d'un corps sain, mais aussi tient à l'endroit de l'Afrique un discours réservé normalement au corps médical. Ce discours clinique, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'est pas sans rappeler le modèle ethnographique de l'altérité qui met en valeur l'écriture comme construction plutôt que comme représentation. Ainsi, le stéréotype du registre médical « clinicise » la réalité du continent plutôt qu'il n'en donne une image authentique et réaliste.

Cette image floue dans laquelle le continent se reconnaît difficilement émane essentiellement du citoyen-médecin (comme l'on a pu voir ailleurs le citoyen-policier), une instance qui n'est pas habilitée pour ce genre de compétence. Le savoir du citoyen-médecin ne va pas plus loin que le stéréotype, la rumeur, la doxa ce qui est sans commune mesure avec le très complexe savoir-faire du professionnel. Seul le regard médical a, en effet, la « paradoxale propriété d'entendre un langage au moment où il perçoit un spectacle » (Foucault, 1963 :108).

Comme nous l'avons dit plus haut, l'afropessimisme, ce discours qui ressasse les maux dont souffre l'Afrique, sera abordé à partir d'un génocide africain. Les œuvres du corpus s'attachent ainsi à porter un regard critique sur cette hécatombe, à établir donc une « autopsie du génocide » (allusion faite à l'article de Colette Braeckman dans *Le Monde diplomatique* en mars 1995).

Cette autopsie effectuée symboliquement par la plume adopte néanmoins la technique clinique dont la pratique fondatrice a été une autopsie réelle. Bichat qui est à l'origine de cette pratique novatrice qui fonde la clinique moderne considère la dissection comme le seul moyen de scruter le mal et mettre le doigt dessus, dans le tissu-siège même, conjuguant ainsi anatomie et clinique. Parallèlement, le critique qui étudie le génocide après coup est invariablement amené à sonder le « tissu social » rwandais dont la « rupture » a été fatale.

Ainsi, de la plume au scalpel, la pratique et l'enjeu sont fondamentalement les mêmes : sonder le mal du regard pour rendre l'invisible visible. C'est à ce titre que la lecture clinique motivée à l'origine par le registre médical du discours afropessimiste, tombe bien à propos dans le contexte d'une étude sur la mort. À propos justement, la littérature a maintes fois été comparée à la médecine. Gilles Deleuze (1997 : xvii) affirme que les bons auteurs, comme Sade, Sophocle, et les autres « médecins de la culture » sont plus médecins que patients, puisqu'ils font de justes diagnostics. Pour poursuivre cette réflexion, les critiques sont véritablement des cliniciens qui s'ignorent. À plus forte raison, les auteurs qui thématisent la mort pratiquent, sans le savoir, la médecine bien plus que les autres.

Puisque la mort est multiple, certaines sont plus utiles que d'autres. Celui qui meurt au champ d'honneur est un héros quand un suicidé est un lâche. Il s'agit dans les deux cas d'une même mort, cliniquement parlant, mais il y a visiblement une instance qui statue sur la vie et la mort des individus, en arrêtant comment il faut vivre et comment mourir. À qui profite ce savoir-vivre et ce savoir-mourir ? Michel Foucault a répondu à cette question à travers le concept de l'anatomo-politique dans le chapitre « Faire vivre et laisser mourir » du premier tome de *L'histoire de la sexualité*. Le bénéficiaire est le Souverain qui peut revêtir la forme étatique ou globalement institutionnelle.

Pour revenir au discours afropessimiste qui énonce et annonce la mort de l'Afrique, l'on pourrait se demander qui serait derrière ce discours et pourquoi ? En d'autres termes, en quoi cette mort du continent serait-elle utile ? À lire Ziegler, la mort de l'Afrique comme espace des valeurs traditionnelles et nationalistes est très convoitée par les économies mondialisées dont le bélier qui force la porte du continent est sans conteste les « programmes d'ajustement structurels » (il faut entendre « privatisation ») qui conditionnent l'aide au développement par le biais de la Banque mondiale et autres agences œuvrant dans la coopération internationale. Cette mort annoncée ne sera pas vaine même si le grand bénéficiaire reste secret sur ses enjeux. L'entreprise afropessimiste est à comprendre comme une mort au service d'autres vies qui dépendent de la mondialisation. Par ailleurs, si tant il est vrai que le discours afropessimiste exprime la grogne de l'Occident scandalisé par ce que l'on peut appeler l'irresponsabilité de l'Afrique qui est à l'origine de ses crises quotidiennes, cette empathie, aussi noble soit-elle, fait vite place à l'aspect pratique des choses : la crise affecte l'Occident par ricochet dans la mesure où l'Afrique constitue une force de travail nécessaire à l'équilibre de l'économie mondiale. Et quand le continent ne travaille pas suite à un désordre quelconque, non seulement il ne s'acquitte pas de sa tâche au sein de la communauté internationale, mais aussi on doit lui venir en aide, ce qui constitue un double gaspillage au sens des principes libéraux capitalistes qui régissent le monde aujourd'hui.

3. La propagande afropessimiste dans les textes sur le génocide des Tutsis du Rwanda.

La propagande afropessimiste est une allusion explicite à *La propagande socialiste* de Marc Angenot qui offre, dans le domaine de l'analyse du discours social, le modèle le plus systématique. Nous tirerons de ses essais d'analyse du discours les éléments pertinents pouvant être opératoires dans le contexte de la rhétorique et la pragmatique du discours afropessimiste. Il s'agira de montrer comment le narrateur participe à l'effort du discours afropessimiste.

La rhétorique qui porte les discours qui convergent vers la négativité de l'Afrique dans *Un dimanche à la piscine à Kigali* est axée sur la maladie qui est fortement appuyée dans le texte jusqu'à l'obsession. Celle-ci assure au moins une double fonction sémiotique. La maladie est, d'une part, le thème prépondérant du roman et, d'autre part, garantit la cohésion interne au récit. Cette dernière fonction définit le personnage anaphorique, « élément à fonction essentiellement organisatrice et cohésive » (Hamon 1972 : 96). La thématisation outrancière de la maladie qui constitue en même temps la poétique du roman de Courtemanche fait que « l'œuvre se situe elle-même et se construit comme tautologique » (96). Par rapport à la propagande qui nous intéresse,

cette thématization de la maladie, qui représente ici tous les maux de l'Afrique selon le procédé de la métonymie, figure de rhétorique consistant à prendre la partie pour le tout, constitue une sorte de publicité tapageuse de la mort certaine du continent noir. L'Afrique porte l'entière responsabilité de sa propre mort, comme l'irresponsable Méthode qui meurt du sida suite aux rapports sexuels non protégés. Evidemment, il apparaît, ici et là, de petites interférences et contradictions qui infirment la certitude absolue de cette responsabilité, comme l'empressement de Valcourt à faciliter la mort à Méthode. Cette mort intéresse Valcourt au plus haut point qu'il ne peut attendre davantage. Elle représente un capital symbolique et financier : « Je vais te faire un bon film qui va te rendre riche » (64), promet Méthode à Valcourt. Ailleurs, il est question du capital que constituent les malades du sida aux chercheurs belges du Centre Hospitalier de Kigali : « Tous ces malades, ces cohortes ignorantes à sa [le médecin belge] disposition, sans cesse renouvelées, et la maladie qui ici progressait à une vitesse fulgurante, mais avec ses particularités qui pouvaient mener à une découverte importante et même à la fortune » (61-62).

La récurrence de la maladie sert l'« efficace » du discours afropessimiste puisqu'en même temps qu'elle « narre » la maladie, des premiers symptômes à la mort, elle épilogue sur le caractère inexorable de la maladie emblématique de l'Afrique. Ces deux pratiques, thématique et narrative, se complètent et convergent vers une même finalité : argumenter, légitimer, pérenniser l'afropessimisme ; mais aussi réfuter et décourager les détracteurs de ce discours.

Pour mener à bien cette propagande, *Un dimanche à la piscine à Kigali* procède par saturation du récit par tous les aspects de la maladie, réels et imaginaires. La narration organise et diversifie ces éléments en documents, monuments et documentaires. Mais encore une fois, ces éléments seront pour la plupart tautologiques, les symptômes surtout et l'état de pourriture généralisée, et il n'est pas rare que les trois formes se retrouvent imbriquées dans un même énoncé. Toutefois, le détail *documental* prédomine largement.

Le souci de documenter est très présent chez le narrateur surtout quand il s'agit de la maladie et la mort. La description scientifique, la profusion du détail, la caméra qui relaie l'écriture, tous ces moyens rappellent les propos de l'auteur dans le préambule qui ouvre le roman : ce roman se veut aussi « reportage journalistique » de la maladie à travers sa forme emblématique, le sida, et une autre maladie, morale, la haine qui a rendu possible le génocide.

L'aspect *monumental* d'un récit consiste dans le travail sur soi et s'oppose à sa tendance *documentale* qui est « la transcription directe des situations données » (Blanckeman : 131). Et le document tourne au *documentaire* « en inférant du cas

personnel à l'explication générale » (130). Ainsi, la maladie peut être présentée comme un document sur la situation sérologique du Rwanda en 1994 :

Deux ans de Rwanda, des centaines, des milliers de sidéens. Les mêmes mises en garde répétées inlassablement, les mots mille fois redits qui annonçaient la fin, les encouragements dont elle doutait de l'efficacité, cet accompagnement permanent de la mort de ceux et celles qu'elle apprenait à aimer au fur et à mesure de leur confiance, rien ne minait sa détermination (63).

Nous retiendrons le caractère essentiellement dichotomique de ce passage (mises en garde qui annonçaient la fin ; les encouragements dont elle doutait de l'efficacité.). Ce comportement systématique du narrateur qui se moque des personnages bien intentionnés est au service du pessimisme.

La documentation complète que nous venons de parcourir à propos de la maladie et la mort de Méthode s'organise autour d'un individu, ce qui correspond à la fonction *documentale* de l'information. Mais du moment que l'information dépasse l'individualité d'un malade spécifique pour s'appliquer à toute une population ou une institution, le document tourne au « documentaire » selon l'expression de Blanckeman. Beaucoup d'éléments évoqués dans les extraits ci-hauts repris touchent à la structure hospitalière, le cadre scientifique, les traitements,... autant d'aspects documentaires du texte. Ils documentent néanmoins (en tant que documents) le cas Méthode puisque c'est lui qui est à l'origine de cette production.

Cependant, l'on se rend compte que Méthode et le sida sont des personnages prétextes dont la très riche documentation prépare le point d'orgue du mal et du roman : le génocide. C'est ici que nous touchons au *documentaire* ultime, dans le sens aussi bien théorique (Blanckeman) et artistique (cinématographique) puisque Méthode connaît une mort unique, grandeur nature et en direct, selon le minutieux scénario qui ne laisse rien au hasard.

Un poste de télévision trônait au-dessus du cercueil. Le visage émacié apparut avec ses yeux, énormes charbons brûlants. Les lèvres bougeaient à peine. C'étaient les yeux qui parlaient. Je m'appelle Méthode, cadre à la banque populaire. [...] Je vais mourir dans quelques heures, je vais mourir du sida. [...] Je ne comprends toujours pas très bien comment la maladie fonctionne, mais disons que c'est comme un pays qui attrape tous les défauts des gens les plus malades qui le composent et que ces défauts se transforment en maladies différentes qui s'attaquent à une partie du corps ou du pays. Voilà à peu près ce que j'ai compris de la maladie, c'est une forme de folie du corps humain qui succombe morceau par morceau à toutes ses faiblesses. [...] Moi je vous dis, et c'est pour cela que je veux parler avant de mourir, que nous serons des milliers à mourir. Du sida bien sûr, de la malaria aussi, mais surtout d'une maladie pire,

contre laquelle il n'existe pas de capote ou de vaccin. Cette maladie, c'est la haine. [...] Regardez-moi bien, je suis votre miroir, votre double qui pourrit de l'intérieur. Je meurs un peu avant, c'est tout (69-71).

La chronique de la mort de Méthode a exactement les traits du génocide des Tutsi. Le virus comme la haine s'installe patiemment, le pourrissement intérieur du mort-vivant se poursuit sous surveillance clinique comme le génocide larvé avant « la solution finale ».

Méthode est en quelque sorte un mort-vivant à travers lequel le regard clinique suit, impassible, le changement progressif et inexorable de la vie dans la mort. Du moment que ce qui a été dit sur Méthode prend des proportions continentales, l'afropessimisme est manifestement le fin fond de cette histoire qui procède par une succession de mises en abyme enchâssées : l'histoire de la maladie et de la mort de Méthode, chronique du génocide contre les Tutsis et l'expression de l'afropessimisme. Ces trois récits ont les mêmes traits narratifs qui s'épousent comme des poupées russes.

4. Dispositifs idéologiques du roman

L'afropessimisme est au rendez-vous dans *Un dimanche à la piscine à Kigali* sous sa forme la plus subtile puisqu'il est exprimé par le truchement d'une médiation qui se définit comme compatissante aux tragédies de l'Afrique. Toutefois, le fait que ce roman intervient dans le cycle du mal (le génocide des Tutsis au Rwanda) suffit pour attester sa fonction afropessimiste. Néanmoins, même déguisé sous les bonnes intentions du programme dans lequel intervient le héros Valcourt, la narration s'acharnera à dénoncer ou relativiser l'effort du personnage principal par des clins d'œil ironiques, essentiellement. Ailleurs, le narrateur disqualifie le héros, dont il est supposé défendre les gestes et les opinions, en présentant ses adversaires comme étant plus raisonnables.

Ainsi par exemple, lorsque le héros met en question la moralité douteuse des milieux politiques qui coopèrent avec un gouvernement génocidaire, on lui reproche son sentimentalisme d'intellectuel : « Monsieur Valcourt, les intellectuels comme vous ne comprendront jamais rien. De petits drames individuels ne doivent en aucun cas remettre en question les relations entre les États. Vous êtes trop sentimental pour vivre dans ce pays » (189). Même si cette remarque est un cliché aussi vieux que le monde qui convoque la raison d'État, elle n'en est pas moins sensée dans ce contexte anarchique. La conduite de Valcourt dans ce borborygme n'est ni pratique, ni rationnelle. Il voudrait bien faire quelque chose, mais son énergie se trouve inutilement dispersée, gaspillée en agitations. Il devient son propre souffre-douleur et connaît la déprime. Son amour malheureux pour Gentille n'est pas pour arranger les choses. C'est la raison pour

laquelle le trait de la diplomate fait mouche. Ces marques narratives qui accablent le personnage abritent en même temps l'« appréciation normative » du narrateur. Le héros est jugé naïf et inefficace par l'instance qui règne sur le récit et qui a l'autorité de statuer sur le bien et le mal, l'utile et l'inutile, etc. Ce faisant, cette instance fixe l'idéologie du texte, telle que la conçoit Philippe Hamon dans *Texte et idéologie*.

Il est clair que pareil héros n'est pas à la hauteur de la tâche qui l'attend. Pour combattre un afropessimisme aussi bien équipé qu'endurci, il faudrait un héros de la trempe des personnages d'André Malraux. Engagés dans l'action et surtout organisés, ces personnages seraient porteurs d'espoir. L'intellectuel n'est pas à sa place dans ce contexte. Il n'a que de bons sentiments quand on a besoin d'action révolutionnaire. Et surtout son inefficacité tient à son attachement de l'institution dont il dépend et qu'il est censé combattre. Aussi, Valcourt reste-t-il après le génocide, dans l'humanitaire toujours engagée au Rwanda. Curieusement, au lieu de servir dans le secteur des rescapés avec lesquels il a partagé la douleur, « il travaille avec un groupe qui défend les droits des accusés de génocide » (283).

5. Racialisme : sexualité mortifère et mortuaire

Le roman de Courtmanche comporte de multiples facettes. Plusieurs contrats de lecture sont envisageables. La sexualité primaire reste un autre motif prolifique du texte. L'on se limitera à un cas de figure caractéristique : le suicide assisté de Méthode. Cette séquence longue d'une vingtaine de pages comporte des pratiques qui ne manquent pas de choquer le lecteur si bien que celui-ci reste perplexe quant au sens et aux qualités exemplaires du héros manifestement très problématique. Celui-ci, à force d'être aussi bien oppositionnel et carnavalesque, en arrive à oublier l'une des causes éthiques qu'il est censé servir : veiller à la dignité du malade. Or, Valcourt croyant bien faire sans doute, commet un suicide assisté, transforme frauduleusement un hôtel en hôpital, piétine la culture rwandaise en associant une mère au très dégradant rituel sexuel dans lequel se trouve impliqué son fils agonisant, il corrompt les employés, il contamine sciemment la femme d'un diplomate par l'intermédiaire d'un sidéen qu'il connaît bien et cela par simple cynisme ; entre autres forfaits. De l'aventurier humanitaire animé au départ par la volonté d'aider, Valcourt agit en mercenaire. Nous entendons par « mercenaire » le répondeur de l'aventurier qui a perdu son éthique professionnelle. Et de ce point de vue, l'aventurier qui détourne oppositionnellement le temps, l'espace, les pratiques et les ressources tourne mal et devient « mercenaire ». Le détournement le plus flagrant est celui qui fait de la mort une fête. Cette pratique est d'autant plus subversive qu'elle bouscule douloureusement les valeurs culturelles locales. Passant outre la bienséance recommandée dans ce genre de situation, Valcourt

prépare une sorte de rituel orgiaque et païen où Méthode est convié à faire l'amour avec une prostituée, sous les encouragements de sa propre mère :

Ils se regroupèrent religieusement autour du lit, retenant leur souffle et admirant. C'est la mère qui tira le drap et qui défit la ceinture de la robe de chambre. C'est la mère qui posa la main sur la tête de Mathilde, qui la poussa délicatement entre les deux os qui faisaient office de jambes et qui dit : « suce-le, suce-le pour qu'un dernier jus de vie sorte de lui. » (65).

L'on aura remarqué le retour insistant de « C'est la mère qui » qu'on ne serait prendre entièrement ni comme désapprobation, ni comme appréciation positive. Le narrateur exprime par cette anaphore un sentiment partagé entre l'offuscation et la délectation de ce spectacle peu commun. En d'autres termes, il convie le lecteur à s'amuser aux dépens de la mère, qui représente dans ce contexte les valeurs profondes africaines et rwandaises en particulier. Et puisque *Un dimanche à la piscine à Kigali* se place sous le signe clinique, l'idée exprimée est que le Rwanda, terre de décadence tropicale, est malade de sa culture même.

C'est dans la nature même de l'aventurier doublé de mercenaire de tout saccager sur son passage. Ici les valeurs culturelles rwandaises se trouvent trahies et la mère scandaleusement insultée par cette mise en scène. À lire Anicet Kashamura, la pratique du sexe oral est inconnue dans la culture sexuelle traditionnelle au Rwanda. Nous sommes ainsi très loin de la forme du reportage revendiquée par l'auteur pour ce récit. Pires que l'inceste, ces gestes de la mère qu'on ne peut prêter à une mère occidentale sans s'attirer les foudres des « chiennes de garde » et de la critique fait de l'Afrique un espace des fantasmes les plus fous des Occidentaux blasés, qui reculent chaque jour davantage les limites de l'imagination. Le raisonnement que suit l'auteur est simple : puisque la situation d'une mère qui accepte et participe activement dans pareille abjection où son fils se trouve impliqué est inimaginable dans une famille occidentale, la même situation serait plausible en prenant place dans quelque pays de l'Afrique profonde, en vertu de ses pratiques culturelles présumées sauvages.

Il s'agit, bien sûr, d'un fantasme qui permet de susciter le possible et lui donner forme à défaut de le vivre concrètement. Le fantasme n'a d'autre choix que de se réaliser dans l'affabulation. Une fois cette liberté acquise, l'obscénité et la violence se donnent libre cours dans cette longue fantasmagorie sexuelle décrite à l'occasion la fête qui célèbre la mort de Méthode. C'est ce sens qu'appuie Bruno Blanckeman en ces termes : « Le romanesque révèle l'évidence d'un imaginaire qui diffuse ses scènes interdites. [...] Le mensonge romanesque acquiert sa rigoureuse pertinence psychique qui s'intègre dans le projet de dévoilement de soi » (121). Mais plus grave encore, il s'agit surtout d'un glissement du racisme au racialisme tel que vu par Denis Blondin.

Alors que le raciste prétend que les différences observables entre les groupes humains sont le fait de leurs races, le raciste pratique une forme raciste plus idéologique qui juge la culture ou la civilisation de l'Autre culturel comme étant inférieures, ce qui l'expose à une domination légitime.

En tenant compte de la motivation ultime du roman de Courtemanche qui se retrouve dans la question « comment vivre et comment mourir », la réponse proposée par l'auteur dans le passage capital indiqué est d'un stoïcisme suicidaire. La complaisance dans la mort doit être acceptée comme une délivrance pour l'Africain dont la vie est de toute façon synonyme de misère. Nous ne croyons pas à l'innocence du discours qui fait de la mort une fatalité à plus ou moins longue échéance pour tout un peuple. Cette issue inéluctable, programmée à l'avance et sans alternative relève d'un pessimisme sans équivoque. Encore une fois, quand bien même le roman porterait sur un génocide, le matériau incontournable de la mort peut être utilisé de la manière qui évite de donner dans le stéréotype raciste ou racialiste (racisme de domination) qui tue la victime de la machette ou du SIDA pour la seconde fois. La mort ne peut en aucun cas être une fête. Elle est une tragédie et à ce titre, seule la gravité sied à cette circonstance.

6. Dispositif ironique du texte

L'afropessimisme de la séquence qui décrit la mise en scène (Valcourt a tout organisé pour filmer la mort de Méthode en train de mourir et c'est ce qui sera fait d'après un scénario techniquement détaillé) pour une mise à mort (Méthode ne meurt pas d'une mort naturelle, pour ainsi dire, puisqu'il est « euthanasié » par Elise, une infirmière canadienne) en direct de Méthode est on ne peut plus explicite. Nous avons relevé la profanation du deuil africain par les fantasmes occidentaux qui se retrouvent projetés sur une altérité bouc émissaire. La même attitude foncièrement pessimiste se lit dans l'ironie caustique que comporte l'euthanasie de Méthode :

Elise était là. Aussi triste que souriante. Avec ses ampoules de morphine, ses seringues et un énorme verre de whisky à la main. Méthode ferait ce qu'il avait promis de faire, et puis, partirait porté par les ailes chimiques que lui procurerait Elise. Méthode, qui aimait tellement la vie, était heureux de pouvoir mourir ainsi. A Raphaël, il souffla : « Même les riches des Etats-Unis n'ont pas une si belle mort », et à Valcourt il dit : « Je vais te faire un bon film qui va te rendre riche. » [...] La fête était terminée. Elise resta pour administrer la mort, mais surtout pour aimer Méthode jusqu'à la dernière seconde (64-65).

L'ironie exprimée par ce passage se lit doublement. Il y a d'abord celle qui tient de la situation décrite, ensuite celle du texte où les énoncés butent continuellement sur

d'autres qui les démentissent comme s'ils n'étaient pas appropriés aux réalités qu'ils sont censés exprimer. Dans le premier cas, l'ironie de la situation est signalée par le savoir-faire médical dédié à la mort. La médecine se met ici le doigt dans l'œil. Et curiosité supplémentaire, les soins pour donner la mort sont de loin mieux organisés et plus efficaces que ceux qui donnent la vie, quand on connaît la situation des malades dans l'hôpital où travaille Elise. Autant la chambre d'hôtel transformée en clinique privée est équipée, autant les hôpitaux de Kigali sont sous équipés et néanmoins infiniment surpeuplés. La subversion est totale et rappelle la pratique qui veut qu'on stérilise, par exemple, la seringue qui va servir à exécuter un condamné à mort.

Par ailleurs, l'ironie textuelle naît de l'antagonisme linguistique et sémantique qui est théâtralisé dans le passage précédent et qui fonctionne comme un clin d'œil avertissant le lecteur que l'enthousiasme et tout le « tralala » qui entoure l'euthanasie de Méthode est une supercherie. C'est la systématisation du paradoxe et du mélange des registres qui assure ce clin d'œil : « Elise était aussi triste que souriante », les ampoules de morphine et les seringues ne sont pas généralement compatibles avec le whisky ; Méthode aime tellement la vie et est content de mourir ; Elise administre la mort pour aimer Méthode, sans oublier Méthode qui compare sa mort à celle des riches aux États-Unis.

L'ironie est une des tendances les plus visibles de l'expression afropessimiste. Qu'on se rappelle le titre de Stephen Smith *Négrologie* qu'il faut lire « nécrologie », par exemple. La même ironie est repérable chez Gourevitch dans *Nous avons le plaisir de vous informer que, demain, nous serons tués avec nos familles* où la formule enjouée de la correspondance officielle détonne avec le sujet de la lettre qui « qui annonce la mort ». Et dans le même ordre d'idées, *Un dimanche à la piscine à Kigali* traduit une ironie qui tient du contraste entre l'énoncé titre et le contenu macabre du roman. L'ironie est extrêmement commode pour celui qui pense le contraire de ce qu'il dit et inversement. Comment alors prendre ce double langage ? Avec des pincettes bien sûr car le risque est grand de tomber dans la présomption en départageant le contenu premier et sincère du texte au contenu de diversion. Dans le roman, comme dans les essais sur l'Afrique, il faudrait faire confiance à une sorte d'« inconscient » du texte qui laisse échapper sur sa surface, un peu comme malgré la volonté de l'auteur, des marques stéréotypales quand ce n'est pas d'autres types de modalisations qui informent sur la sensibilité idéologique du texte.

Conclusion

L'afropessimisme est un concept métacritique dans lequel se retrouvent tous les discours qui énumèrent les maux du continent qu'ils déclarent sans remèdes. Nous avons constaté que ce discours sur l'Afrique recourt à la métaphore clinique qui semble prendre le dessus sur les autres procédés rhétoriques.

Le roman de Gil Courtemanche, parti d'une situation apocalyptique (le génocide), ne laisse aucun espoir. Le Rwanda de 1994 est condamné à disparaître sous la menace conjugée du sida et de la haine. Le mal atteint la proportion d'un pourrissement intérieur, faisant des Rwandais des cadavres en puissance ou plutôt ambulants.

Le motif de la maladie est d'ailleurs la pierre d'achoppement qui assure l'unité thématique des romans répertoriés sous cycle du mal. Si Courtemanche est l'auteur qui exploite à fond la rhétorique clinique, il est loin d'en avoir le monopole. Ainsi par exemple, dans *L'aîné* de Thierno Monémbo, le pourrissement des corps vivants est d'une telle ampleur que la description est à peine supportable :

Agide qui partage ma natte, a les couilles en compote. Quand la lumière du soleil arrive à percer les lézardes du mur, on peut voir ses boules qui flottent dans le pus et les vers blancs qui lui grouillent entre les jambes. On ne peut plus dire qu'il pleure ou qu'il gémit. Un bruit de bête sauvage sort tout seul de sa bouche pour de bon entrouverte (22)

Le décor est celui d'une prison pour jeunes délinquants, délinquance qui est un autre mal commun au continent. Dans ce roman, celle-ci prend la forme emblématique des « enfants de la rue », orphelins au départ sans domicile qui finissent par être apprivoisés par la rue. Si ces enfants sont des champions de la débrouillardise, c'est hélas souvent à leurs dépens. Nous apprenons avec le héros qui est en prison, où il attend l'exécution, que le sida ne les épargne guère : « Sembé est mort. Cela s'est passé hier à l'hôpital de l'Espoir. Tu savais qu'il avait le sida, toi ? Le sida à quatorze ans, où va ce pays ? » (32).

Mais plus subtil est bien sûr le traitement de la maladie sous le mode de la dégradation ou de l'avalissement. Dans *La phalène* de Koulsy Lamko, le viol de la reine qui est ressentie par la victime comme plus morale que physique est ramené sur le plan de la maladie : « C'est vous qui m'abâtardissez. Le sida, l'ébola, ou la peste » (27). Ces pires épidémies qu'ait jamais connues l'humanité ne sauraient être portées par un homme simultanément. La reine exprime, ici, l'étendue de sa déchéance morale et c'est pourquoi elle ne voudrait pas survivre pour rien au monde à cette humiliation. Et précisément « abâtardir » est un énoncé d'ordre qualitatif : « Altérer en faisant perdre les qualités de la race » selon le dictionnaire Petit Robert. Ce trio de maux va, par la suite, devenir l'injure suprême favorite de la phalène.

Bibliographie

- Angenot, M. 1989. *1889. Un état du discours social*. Longueuil : Le préambule.
- Angenot, M. 1997. *La propagande socialiste. Six essais d'analyse du discours*. Montréal : Balzac.
- Blanckeman, B. 2000. *Les récits indécidables*. Paris : Presse Universitaires du Septentrion.
- Chambers, Ros. 1991. *Room for Maneuver: Reading the oppositional in Narrative*. Chicago: University of Chicago Press.
- Courtemanche, G. 2000. *Un dimanche à la piscine à Kigali*. Montréal : Boréal.
- Deleuze, G. 1997. *Essays Critical and Clinical*. Trans. Daniel W. Smith and Michael Greco. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Foucault, M. 1963. *Naissance de la clinique : une archéologie du regard médical*. Paris :PUF.
- Gourevitch, P. 2002. *Nous avons le plaisir de vous informer que, demain, nous serons tués avec nos familles. Chroniques rwandaises*. Paris : Denoël.
- Hamon, P. 1984. *Texte et idéologie*. Paris: P.U.F, 1984.
- Kashamura, A. 1973. *Famille, sexualité et culture*. Paris : Payot.
- Lamko, K. 2000. *La phalène des collines*. Butare : Kuljaama.
- Monenembo, T. 2000. *L'aîné des orphelins*. Paris : Seuil.
- Sartre, J-P. 1943. *L'être et le néant : essai d'ontologie phénoménologique*. Paris : Gallimard.
- Smith, S. 2003. *Négrologie, pourquoi l'Afrique meurt*. Paris : Calmen Levy.
- Zartman, W. 1995. *L'effondrement de l'Etat : désintégration et restauration du pouvoir légitime* Trad. Brigitte Delorme. Colorado : Lynne Rienner Publishers.
- Ziegler, J. 2002. *Les nouveaux maîtres du monde et ceux qui leur résistent*. Paris : Fayard.